

Music-hall

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Théâtre

Théâtre complet, Vol. I

Erreur de construction

Carthage, encore

La Place de l'autre

Voyage de Madame Knipper vers la Prusse Orientale

Ici ou ailleurs

Les Serviteurs

Noce

Théâtre complet, Vol. II

Vagues Souvenirs de l'année de la peste

Hollywood

Histoire d'amour (repérages)

Retour à la citadelle

Les Orphelins

De Saxe, roman

La Photographie

Théâtre complet, Vol. III

Derniers Remords avant l'oubli

Music-hall

Les Prétendants

Juste la fin du monde

Histoire d'amour (derniers chapitres)

Théâtre complet, Vol. IV

(Parution ultérieure, textes disponibles individuellement)

Nous, les héros

Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne

J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne

Le Pays lointain

Récits

Trois Récits

L'Apprentissage, Le Bain, Le Voyage à La Haye

Articles

Du luxe et de l'impuissance

JEAN-LUC LAGARCE

Music-hall

LES SOLITAIRES INTÉPESTIFS

Cette pièce a été créée à Besançon à l'Espace Planoise en octobre 1989 et reprise à Paris à Théâtre Ouvert – Jardin d'Hiver en janvier 1990 dans une mise en scène de l'auteur.

PERSONNAGES

LA FILLE
LE PREMIER BOY
LE DEUXIÈME BOY

© 2001 LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
14, rue de la République - 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 - Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-000-1

Première publication
© 1992 LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
ISBN 2-9506524-2-5

Il y a toujours un lieu comme ça, dans ce genre de ville, qui croit pouvoir servir de music-hall : c'est dans ce lieu que cela se passe.

*La chanson interprétée par Joséphine Baker s'appelle
De temps en temps.*

LA FILLE. – La Fille, elle venait comme ça, du fond,
là-bas,
elle entrait,
elle marchait lentement,
du fond de la scène vers le public,
et elle s’asseyait.
Parfois, c’est arrivé plusieurs fois, parfois,
parce qu’il n’y avait pas la possibilité d’entrer par le
fond,
ou parce que la scène n’était pas assez profonde
ou d’autres fois encore, parce que la lumière avait dû
être réglée autrement,
la Fille, alors,
c’était une habitude qui avait été prise pour faire face
à ce genre d’incidents,
la Fille entrait sur le côté dans le fond de la scène et
alors, assez habilement je dois dire, elle effectuait un
léger demi-cercle et gagnait ainsi la ligne centrale
pour avancer,
« comme si de rien n’était »,
vers le public,
et s’asseoir, au même endroit, de la même manière,
lente et désinvolte.
Parfois encore, une ou deux fois,
et pas plus tard qu’il y a un an,

parfois encore, au fond de la scène, il n'y avait aucune porte,
et dans ces cas extrêmes,
mais il était bon de les prévoir au cas où,
puisque pas plus tard que l'an dernier, et d'autres fois encore,
et dans des circonstances qui ne le laissaient pas prévoir,
une telle situation pouvait se révéler possible,
il avait été prévu que la Fille,
mais ce devait être exceptionnel,
la Fille serait déjà là,
elle attendait au fond, et lorsque cela commençait
– mais c'est elle toujours qui décida du début –
lorsque cela commençait, elle avançait en ligne droite
vers le public et elle s'asseyait,
de la toujours même manière lente et désinvolte.
Comme ça, « l'air de rien ».

Parfois encore, une fois,
deux,
je ne sais plus,
et il serait bon, franchement,
c'est ce que je pense,
parfois, une ou deux fois,
trois,
admettons quatre,
je compte, je réfléchis et je compte,
mettons quatre fois,
parfois, non seulement il n'y eut pas de porte,
où que ce soit, ni au fond, ni sur le côté,
et d'autre part
– c'est là que je veux en venir –
et il faut reconnaître que ce n'était pas rien,

– quand j'ai vu ça, j'en aurais pleuré, et bien que cette éventualité-là fût prévue,
je n'aurais jamais imaginé devoir un jour m'en servir,
y recourir –
d'autre part,
la scène était si petite, vraiment, de là à là, pas plus,
que rien ne permettait de marcher, très lentement, et
d'une manière désinvolte, rien,
franchement, il fallait l'admettre
– j'en aurais pleuré, c'est vrai, on ne me croit pas, j'ai
l'air comme ça, mais j'en aurais pleuré –
si petite, oui, qu'il fallut que la Fille,
c'était la solution,
que la Fille soit déjà là, assise, l'air de rien, déjà, oui,
déjà,
toute coincée entre le fond et le public, si proches l'un
de l'autre.

- 2 -

LE PREMIER BOY. – Quand la Fille partait, en direction
du public,
– elle est dans le noir, et nous, nous sommes derrière,
elle est dans le noir, dans l'obscurité,
plus loin encore que le fond de la scène et le public ne
peut pas la voir –
nous la suivons, lentement, désinvoltes...

LE DEUXIÈME BOY. – Toujours entendu ça, « lent et
désinvolte »...
Le dernier conseil, elle ne nous regarde même pas,

elle est raide, là, devant nous,
elle respire profondément,
elle dit : « lent et désinvolte » et elle part,
elle entre,
la porte du fond,
et nous on la suit, l'air de rien, un de chaque côté,
quatre pas de distance, lent et désinvolte, nonchalan-
lant...

LE PREMIER BOY. – Dans les fameux cas extrêmes,
lorsque la porte d'accès était sur le côté, au fond,
on la suivait de la même manière,
le même demi-cercle et face au public, souriant,
revenus sur la même ligne, sans problème.

LE DEUXIÈME BOY. – Pareil qu'elle.
Lorsqu'elle est bloquée au fond de la scène.

LE PREMIER BOY. – Lorsqu'il y avait une scène.

Il rit.

LE DEUXIÈME BOY. – Lorsqu'elle attend au fond, pas
de porte,
nous attendons près d'elle, plus proches,
pour réduire la perte de distance et nous la suivons
quand elle part.

LE PREMIER BOY. – Elle ne peut pas s'en empêcher.
Elle chuchote,
à peine, je suis certain qu'on la voit, que le public la
voit au moins bouger les lèvres...

LA FILLE. – On ne me voit pas !

LE PREMIER BOY. – Elle chuchote : « lent et désin-
volte », et elle part. Peut pas s'en empêcher.

LA FILLE. – On ne me voit pas, on ne m'entend pas,
je fais ce que je veux !

- 3 -

LA FILLE. – Restez assis !
Elle leur dit.

LE PREMIER BOY. – Fatalement, cela les faisait rire, et
elle commençait.

LE DEUXIÈME BOY. – Un truc, l'air de rien, qu'elle
avait piqué,
je ne sais plus où, à quelqu'un, dans un autre specta-
cle.

LA FILLE. – Restez assis !

- 4 -

LA FILLE. – La dernière fois – où est-ce que nous en
étions restés ?

Je ne me souviens pas, je ne prends pas de notes,
je crois me rappeler, et plus tard, les années suivantes,
un jour comme aujourd'hui, quand on se retrouve

– on se retrouve toujours, c’est à craindre –
je suis perdue...

LE DEUXIÈME BOY. – Le début, la Fille, toi, elle, là, le
début,
la Fille est assise sur le tabouret et c’est elle qui parle
la première.
Je ne sais plus.
Elle dit quelque chose, je ne me souviens pas,
ai déjà bien du mal à me souvenir de moi-même,
et ensuite,
à la suite de quoi,
ce qu’elle dit,
je parle, c’est mon tour donc, et le reste me reviendra,
j’ai confiance en moi-même,
cela ne s’oublie pas, c’est comme... Comme...

LE PREMIER BOY. – Le vélo.

LE DEUXIÈME BOY. – Voilà, le vélo, exactement, le
vélo, je ne me rappelais plus.

- 5 -

On entend la musique, c’est Joséphine Baker.

*« Ne me dis pas que tu m’adores,
Mais pense à moi de temps en temps... »*

*Eux, ils sont là, ils attendent comme s’ils allaient
commencer.*

- 6 -

LE PREMIER BOY. – La musique, ce qui est écrit, et
ensuite,
on voit la Fille, elle, là...

LA FILLE. – Moi.

LE DEUXIÈME BOY. – Sûr. Qui d’autre ? Franche-
ment ?

LE PREMIER BOY. – Elle est assise sur le tabouret,
jambes croisées
– elle y tenait absolument.
Jambes croisées et la musique derrière elle,
en fond sonore.
On croit, c’est l’idée, on croit que c’est elle qui
chante,
une idée comme ça.

- 7 -

LE DEUXIÈME BOY, *il chantonne* :
« Ne me dis pas que tu m’adores,
Embrasse-moi de temps en temps,
Un mot d’amour, c’est incolore,
Mais un baiser, c’est éloquent... »